

1

La légèreté de l'air...

Longtemps, il avait espéré revivre ce moment, celui où il éprouverait à nouveau cette sensation. Comme il en avait rêvé ! Comme elle était palpable alors cette création fugace du sommeil ! Seule cette perception retrouvée pouvait maintenant atténuer la fatigue qu'il avait accumulée depuis qu'il était parti de chez lui.

Bien qu'il ne soit que midi, la journée lui paraissait interminable. Mais, ici, en prenant la correspondance qui le conduisait vers le lieu qui l'obsédait, il était loin de toute agitation.

Le vieil homme avait besoin de ce calme pour être enfin en paix avec lui-même. Dans quelques jours, il serait à nouveau chez lui. Bientôt, il aurait accompli le pèlerinage que son manque de courage lui avait si longtemps refusé.

Perdu dans ses pensées, il oubliait que le petit train, le « Tire-Bouchon », le rapprochait maintenant du village. Son attention fut attirée par une vieille femme et sa fille qui parlaient bruyamment, à quelques sièges de lui. Un peu plus loin, un jeune aux cheveux ébouriffés était plongé dans sa lecture, une mère jouait les guides pour ses enfants. En dehors de ces deux femmes qui discutaient de plus belle, les autres voyageurs adoptaient une attitude traduisant la décontraction et le bien-être. Ici, pas la moindre impatience. Chacun attendait avec un certain détachement que le train le conduise à bon port.

Les mouvements réguliers de la voiture devenaient plus saccadés et annonçaient un arrêt imminent. Plouharnel. Ce nom ne lui rappelait rien. À mesure qu'il approchait du but, sa crainte allait croissant. La peur du dépaysement, de l'absence de repères ou l'angoisse de se perdre dans le village ? Sûrement. Mais ce qu'il appréhendait le plus, c'était l'accident. La chute imprévue, banale.

Pourtant, Dieu sait qu'il l'avait préparé, ce voyage ! Il avait eu tout le temps de mettre à plat ses souvenirs. Telle une personne obsédée par la réalisation d'un puzzle de mille pièces, il en avait reconstitué les plus marquants. Il lui était même arrivé de tricher, il avait inventé les pièces manquantes, car, pour exister, un souvenir doit avoir une cohérence. C'était vital chez l'être humain, il le savait bien.

Le convoi avait repris son allure et traversait maintenant des forêts de résineux. Par endroits, les arbres disparaissaient pour laisser place à des zones quasiment dénudées. Seuls, quelques ifs émergeaient dans ce relief légèrement vallonné. Plus loin, des cyprès inclinés jusqu'au sol révélaient très nettement l'origine et la violence des vents soufflant régulièrement sur cette bande de terre.

Peu à peu, les vallonnements cessèrent et l'espace situé de part et d'autre de la voie ferrée se fit plus rare. La mer enserrait la terre jusqu'à l'engloutir. Un mince cordon conduisant vers la pointe de la presque île survivait à cet étranglement.

Une fois l'isthme franchi, à la vue du fort surplombant l'océan, il sut qu'il était arrivé. Quelques minutes encore et il allait devoir faire face à son passé.

Lentement, il se leva bien avant que le train ne se mette à ralentir. D'une main tremblante, il agrippa sa valise et se dirigea le premier vers la portière. Quelques maisons apparurent bientôt en même temps que le panneau « Saint-Pierre Quiberon ». La rame s'arrêta par à-coups, dans des grincements métalliques qui troublèrent encore plus le passager. Il descendit du wagon, retenant son souffle.

Ainsi, il foulait à nouveau cette terre qu'il avait lâchement abandonnée des années auparavant. Sa main plongea nerveusement dans la poche droite de sa veste pour sentir la présence du plan du bourg qu'il avait imprimé. Pourtant, il aurait pu se dispenser de cet aide-

mémoire. Tout avait été pensé, réfléchi, mémorisé. Combien de temps passé à vérifier que sa démarche ne resterait pas vaine ? Qu'il pourrait à nouveau retrouver ceux qu'il recherchait ? Le recours à l'Internet avait largement facilité son enquête : les cartes, les photos, les annuaires téléphoniques, c'étaient autant de données disponibles qui avaient contribué à le décider.

Quelques centaines de mètres le séparaient de l'hôtel. Sa concentration était telle qu'il ne prêtait aucune attention à ce qui l'entourait : les surfeurs, la vieille qui n'en finissait pas de grogner suivie par sa fille résignée, quelques jeunes couples portant des sacs à dos qui s'éloignaient main dans la main. Rien n'existait en dehors de ce qu'il avait projeté. Tout au plus ressentait-il la douceur de l'air mêlé d'embruns que seuls les touristes, en un mot les étrangers à la région, avaient la faculté de percevoir.

— Encore tous ces dossiers à traiter ? s'enquit de sa voix de basse le commissaire Orlando Muller en entrant dans le bureau d'Anne-Claire Lepic, sa jeune adjointe.

C'était peu de dire qu'elle n'était pas une spécialiste du rangement, mais là, ça dépassait les bornes. Un véritable champ de bataille ! Des chemises de couleur laissaient s'échapper des procès-verbaux, des témoignages sur feuilles volantes, un bric-à-brac peu compatible avec l'ordre qu'on s'attendrait à trouver dans un poste de police.

Quelques éléments émergeaient de ce désordre : une tasse à moitié remplie, un cadre photo et, dans l'angle droit, une demicoque en bois d'un Pen Duick en équilibre très instable. Et puis l'ordinateur, l'indispensable allié sans lequel la geek n'existerait pas.

Elle ignore la raillerie de son supérieur.

— Tu m'étonneras toujours ! Si c'est une superwoman que tu cherches, tu t'es trompé d'adresse. Ça pousse pas ici, ajouta-t-elle en lui jetant un regard rapide tout en continuant à maltraiter d'une manière compulsive des dossiers bourrés de feuilles.

— C'est pas le travail qui manque ! Qu'est-ce que t'as à mollir ?

Anne-Claire ne répondit pas. D'une main, elle rectifia sa frange, tentant de domestiquer des mèches indépendantistes. Orlando Muller remarqua que ses mâchoires s'étaient crispées. Des larmes perlaient de ses yeux bleus d'ordinaire très vifs. Pas question d'insister. Depuis cinq ans qu'elle avait intégré l'équipe du

commissariat central de Vannes, elle avait fait ses preuves. C'était une vraie pro.

D'un seul coup, un sentiment de honte et de colère envahit le lieu. Les coups de blues de ses collègues, il les anticipait relativement facilement. La plupart du temps, il était capable d'en décrypter les signes avant-coureurs. Le mari d'Anne-Claire était militaire et partait régulièrement pour des missions de longue durée. Il le savait bien. Cette fois, il n'avait rien vu venir.

— C'est pour quand ?

— Dans une semaine, répondit-elle sans lever la tête de son bureau. Il a reçu son ordre de mission.

Elle dirigea lentement son regard vers son supérieur :

— Je cloisonne plus. Une passoire. Plus étanche, la nana.

Les dossiers grossièrement rassemblés s'étaient transformés en un tas approximatif.

— Tout se mélange. Le boulot, la maison. Pas moyen de faire le tri.

Elle resta un moment immobile, absente, comme perdue dans ses pensées. Debout à ses côtés, Orlando Muller ne voulut pas rompre cet instant. Il savait respecter l'autre et ce n'étaient pas les quelques secondes qu'il lui consentirait qui mettraient en péril le fonctionnement du service.

— Tu fais du bon travail, mais lève donc le pied ! Qu'est-ce que tu as à gagner dans l'affaire ?

— J'en sais rien.

— Tu l'as dit. Rien. Absolument rien. Et surtout pas ici. Cloisonne, comme tu dis. Sépare les vies !

— Mais...

— C'est quoi ta priorité ? Les petites frappes ? Les poivrots qui tabassent leur femme ? Tu t'égares... Désolé, petite. La priorité, c'est la vie. La belle, celle qu'on vit quand on est ensemble. Comme toi avec ton mari.

Il avait prononcé ces derniers mots avec une telle ferveur qu'elle le regarda partir, mi-étonnée, mi-soulagée.

3

Une main tenant le plan, l'autre traînant sa valise, le vieil homme prit la direction de l'hôtel. Il se rappelait de mémoire que le bourg n'était pas très étendu. En fait, il n'avait pas voulu imaginer l'expansion des lieux. Par chance, le trajet jusqu'à son gîte était relativement court.

Il l'aperçut, reconnaissable à l'enseigne métallique suspendue à la façade. Son nom, « Les Embruns », soulignait une sculpture représentant un voilier. Il jugea l'idée peu originale, mais apprécia la qualité de la réalisation. Le portail franchi, il traversa un espace de verdure bien entretenu où quelques personnes assises dans des fauteuils profitaient du soleil et il gagna l'entrée. Une femme d'une trentaine d'années consultait des fiches. Délaissant ses documents, elle l'accueillit très cordialement et le mit rapidement à l'aise.

— Vous avez fait bon voyage, lui demanda-t-elle avant même qu'il ait eu le temps de se présenter.

— Oui, je vous remercie.

— Nos clients aiment énormément le jardin. En plein été, les places assises sont rares ! Vous aussi, vous allez apprécier.

— J'ai réservé une chambre au nom de Paul Klein, réussit-il enfin à annoncer.

Armelle Legrand consulta son registre et lui confirma, avec un grand sourire, qu'une réservation à son nom avait bien été enregistrée.

— Chambre 23, Monsieur Klein. C'est au deuxième étage, l'ascenseur se trouve sur votre gauche.

Avec détermination, elle empoigna la valise et conduisit le vieil homme.

— Le dîner est servi de 19 h 30 à 21 h et le petit déjeuner à partir de 7 h, lui indiqua-t-elle avec le même dynamisme. N'hésitez pas à m'appeler. Nous sommes à votre service.

Paul Klein ressentit une certaine émotion devant une telle prévenance. Ici, dans ce lieu de vie qui n'avait rien de comparable avec un de ces hôtels standardisés dénués de toute âme, il se sentait vraiment bien.

Une fois dans sa chambre, il entreprit de défaire sa valise et repensa à la jeune femme de l'accueil. Il trouva pour le moins bizarre qu'elle ne lui ait pas demandé de justifier de son identité. C'était sûrement dû au caractère familial de l'établissement.

La glace de la salle de bains lui renvoya l'image d'un homme âgé au visage émacié. Un visage qu'il se refusait à accepter. Ses cheveux blancs, encore très fournis, atténuèrent sa maigreur. Pourtant, son corps tout entier trahissait cet état. Seuls ses yeux vifs n'avaient pas subi les effets de l'âge. S'il avait fait preuve d'un minimum de sagesse, il aurait écouté son médecin et serait resté paisiblement chez lui. Mais à quoi bon !

Il gagna la sortie, jetant au passage un regard au menuisier qui s'affairait à réparer la barrière séparant le jardin de la rue. Celui qui semblait être son apprenti, un grand gaillard dégingandé, l'aidait à changer des entretoises et prenait visiblement son travail à cœur. Ce qui ravit Paul Klein.

Une fois dehors, il survola le plan comme pour se rassurer. Trois rendez-vous l'attendaient. Si tout se passait bien, c'en serait bientôt fini. Il pourrait ensuite rentrer chez lui, délivré. En attendant l'ultime délivrance.

Dans ce petit bourg, se repérer était chose facile. Il prit à droite et obliqua dans la première rue sur sa gauche pour rattraper l'axe qu'il avait surligné. La douceur du climat l'étonnait. Comment ne pas apprécier les rayons du soleil de ce mois d'avril extraordinaire qui

donnait au lieu un air de vacances ? Son dos n'en demandait pas tant. Ses articulations non plus. Malgré les antalgiques qui ne le quittaient jamais, elles n'oubliaient pas de se rappeler à lui.

Il traversa des rues bordées de petites maisons de pêcheurs soignées. Avec les volets en bois majoritairement peints en bleu, l'ensemble formait un camaïeu plus que plaisant à l'œil et rendait les façades encore plus claires. Il n'avait pas le souvenir de la luminosité presque méditerranéenne du lieu.

Chemin faisant, il progressait dans cet espace singulier. Ne pas se laisser distraire, éviter toute situation susceptible de perturber le bon déroulement de sa sortie, c'était ce qu'il se répétait sans cesse. En aucun cas, il ne voulait remettre sa destinée entre les mains du hasard.

Il appréciait cette marche tout autant que l'ambiance paisible enveloppant le bourg. À son grand étonnement, un passant lui adressa la parole alors qu'il regardait avec intérêt la vitrine d'un antiquaire. Les quelques mots échangés avec le promeneur sur les objets exposés confortèrent son jugement. Les marines, de toute beauté, eurent droit à l'attention et au respect que tout connaisseur leur devait.

Ses déambulations lui faisaient presque oublier les raisons qui motivaient sa sortie. À plusieurs reprises, pourtant, il se surprit à se retourner, cherchant une présence invisible. À quoi répondirent systématiquement les regards étonnés des passants. Ne pas flancher, garder sa lucidité, faire une pause au besoin. Un banc accueillit le vieil homme qui prit place aux côtés d'une jeune mère, tout occupée à nourrir son nouveau-né avec une infinie tendresse.

Il s'épongea le front puis, le nez sur la feuille de papier, reprit son chemin. Plus que deux rues et il serait face à...

Certaines propriétés abritaient des palmiers. Il se rappelait avoir lu que les Cap-Horniers symbolisaient le passage du cap tant redouté en plantant cet arbre exotique. C'était leur étendard, la marque distinctive de cette confrérie du grand large.

Un jardin particulièrement bien entretenu attira son attention. Un si beau jardin ! En s'approchant, il découvrit la plaque fixée dans les

pierres d'un des piliers de l'entrée. Son rythme cardiaque accéléra. Il y était ! Un numéro enregistré dont il avait imaginé le support et la forme. Maintenant qu'il l'avait sous les yeux, il comprenait ce qu'il symbolisait : un homme. Son cœur ne parvenait toujours pas à se calmer. Le jardin aimantait son regard. Surtout cette glycine exubérante qui dissimulait en grande partie la porte. Il espéra apercevoir une présence humaine. Mais à l'exception des mésanges et des insectes pollinisateurs, il n'y avait personne.

Paul Klein resta un moment à contempler la végétation. Ses yeux revenaient systématiquement sur la glycine et la trouée ouvrant sur la porte. Immobile, n'entendant plus que les battements de son cœur, il se surprit à tendre la main vers la sonnette. Son doigt s'arrêta net. L'observer, le voir rien qu'une seconde, simplement le voir, c'était tout ce qu'il désirait.

À deux pas de lui, un chien était allongé, la truffe dans une touffe d'herbe. Il considéra l'animal plongé dans son sommeil. Il aurait bien eu envie de caresser le poil qui aurait bien mérité quelques coups de brosse, mais il se ravisa. Ses jambes douloureuses, et puis la morsure, toujours possible...

— C'est pas beau, une vie de chien ? s'exclama une voix enrouée par-dessus le muret qui séparait le jardin de la rue.

Le vieil homme sursauta et demeura sans réaction, le souffle coupé par l'apparition.

— Pas seulement pour les animaux, ajouta l'homme en s'approchant.

Il fixa le passant de ses petits yeux enfoncés.

— On n'est pas bien ? Je quitterai jamais le coin. Regardez-les ! Ils veulent tous venir ici. Heureusement qu'il pleut de temps en temps, ça les fait fuir. Et mes rosiers ? Vous avez vu ? Déjà en fleurs en avril !

Froissant compulsivement d'une main la feuille dissimulée dans sa poche, Paul Klein le laissa vanter les bienfaits de la nature et prit le temps de l'examiner. Les dernières photos qu'il avait vues de lui ne mentaient pas. Bien qu'approximativement de son âge, il avait le visage marqué. Son nez légèrement boursoufflé était d'un rouge

oscillant entre garance et cramoisi d'alizarine. Mais ce qu'il remarqua surtout, c'était le dos voûté et l'absence totale de cou. Des signes très caractéristiques fidèles à l'image qu'il en avait gardé et que les années n'avaient fait qu'accentuer.

L'insistance avec laquelle Paul Klein le dévisageait intrigua l'homme qui se mit à son tour à le détailler. Il scruta longuement le visage. Soudain, ses yeux s'agrandirent. Pris de stupeur, il se réfugia précipitamment chez lui en vociférant. Les cris tétanisèrent le vieux promeneur et firent sursauter le chien.

Le choc surmonté, Paul Klein reprit son chemin. Les palmiers, la glycine, tout avait disparu de sa vue et de sa pensée. Il ne conservait que le son de la voix et l'image de ce dos portant cette trogne d'ivrogne.

D'une main dont il ne parvenait pas à contrôler le tremblement, il récupéra la feuille. Machinalement, il entreprit de la défroisser. Il ralentit finalement le rythme de ses pas. Le plus éprouvant était maintenant derrière lui. Il avait osé et la chance l'avait accompagné. Si tant est qu'on puisse parler de chance lorsqu'il s'agissait d'être confronté à une telle vision. Se calmer, récupérer à tout prix. C'était surtout nécessaire pour le deuxième rendez-vous qu'il s'était imposé. Il devait l'honorer avec décence.

La vieille église se rapprocha de lui. Elle n'avait pas changé et avait bien résisté aux années. La halle qui lui était contiguë demeurerait, elle aussi. Il s'enfonça dans une rue sur la droite et arriva devant une porte qu'il reconnut instantanément. La partie supérieure, en verre cathédrale, était protégée par du fer forgé. Un type de porte peu courant.

Bien qu'éprouvante, la démarche précédente n'avait pas vraiment troublé sa conscience. Cette seconde phase, par contre, lui semblait moralement plus condamnable. Mais s'il avait fait le voyage, ce n'était pas seulement pour humer l'air du coin. C'était surtout pour se retrouver ici. Il appuya sur le bouton de la sonnette.

Il entendit le timbre retentir et guetta au travers du verre opaque l'apparition d'une ombre. Elle arriva lentement et la silhouette se fit

de plus en plus distincte. Il devinait maintenant les motifs d'un gilet. La porte s'ouvrit timidement sur une tête de femme. Elle l'inspecta attentivement. Son visage ridé le dévisagea longuement sans manifester la moindre réaction.

— Je suis Paul Klein, dit-il d'une voix douce.

Elle le regarda avec étonnement, puis étudia davantage les traits âgés du visiteur. Elle tira la porte vers elle et l'invita à entrer.